

l'autre la forme d'un trente sous! De plus elle a pourvu notre avarice de magnifiques doigts velus et crochus à travers les quels les pièces d'or ou d'argent ne s'échappent jamais.

Voilà l'homme. Un seul trait peindra son avarice :

Un jour qu'il passait dans la rue Du Pont, il aperçut une table chargée de bonbons. C'était celle de la mère Boily. Si les avarices mangent comme les autres hommes, nous dirions que l'appétit le poussa à s'approcher de la table de bonbons, mais nous savons que l'intérêt seul lui conseilla d'acheter un pain d'épices.

— Quel est le prix de ces pains d'épice? demande-t-il, en s'approchant de la table et en lorgnant les bonbons.

— Deux sous, chaque.

— C'est bien cher.

— Et en en prenant un dans chaque main il examine, calcule et soupèse les deux biscuits afin d'acheter le plus pesant! Enfin ne pouvant connaître lequel des deux biscuits pesait le plus, il les rend tous deux à la mère Boily et s'en retourne sans avoir rien acheté!

Cette histoire véritable des pains d'épices caractérise encore mieux notre avarice que son voyage de foire que dans un excès de patriotisme, il avait généreusement offert pour aider les propriétaires du Canada-Indépendant!!!

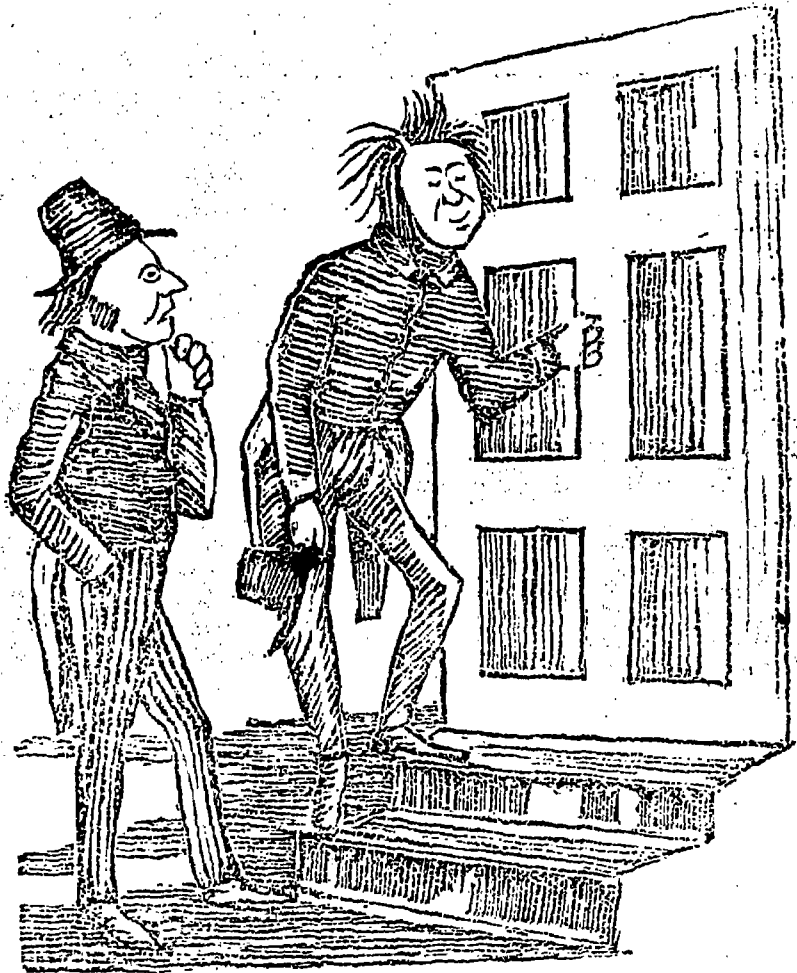
### " LA RUCHE LITTÉRAIRE."

Le chevalier Taché a déclaré *urbî et orbî* que les familles honnêtes ne devaient point, sous peine d'encourir les foudres du *Courrier du Canada*, recevoir la *Ruche Littéraire*.

Cette encyclique d'une nouvelle espèce étant accompagnée d'insinuations perfides contre le caractère privé du rédacteur en chef de la *Ruche*, M. H. Emile Chevalier, ce dernier a écrit une lettre au saint rédacteur, pour lui demander raison des saintes attaques du *Courrier*! Saint Taché a répondu avoir le plus grand respect pour le caractère privé de son adversaire, et mille belles choses que ni lui ni les siens ne tiennent jamais en pratique. Puis il a terminé son épître par un retour sur sa vie politique qu'il trouve immaculée! Seulement, si nous avons bien saisi le sens de la lettre du chevalier, on pourrait en politique, changer d'idées aussi souvent que d'habits, mais qu'il n'en est pas ainsi en matière religieuse.

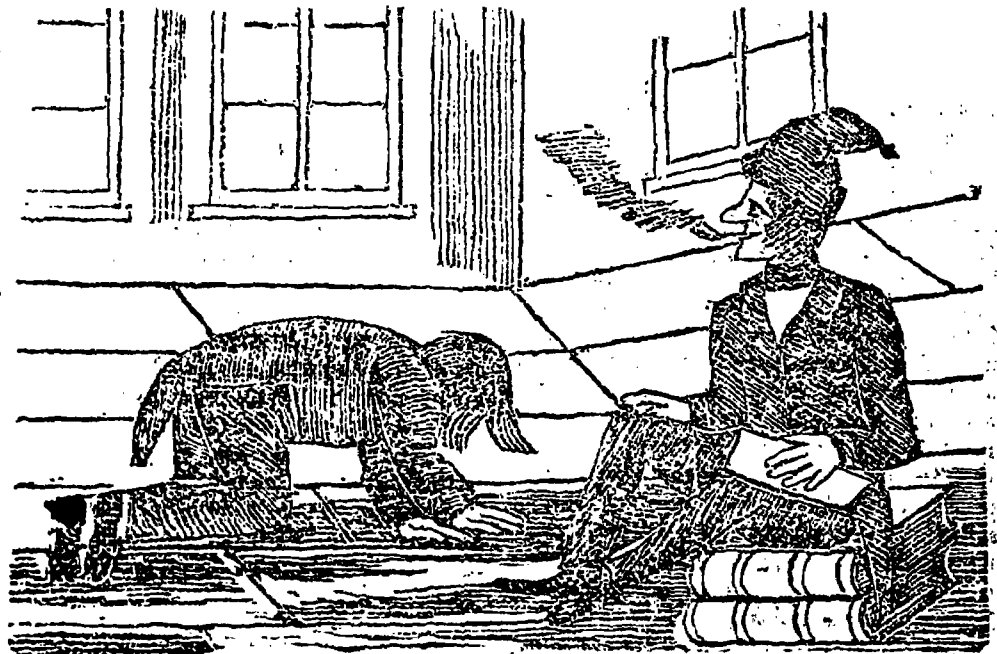
C'est-à-dire qu'il est permis d'être un renégat politique pourvu que l'on soit un hypocrite en religion. Car jamais un homme qui n'est pas honnête politique, est sincère quand il s'agit de questions religieuses.

On en connaît beaucoup de cette trempe. On les voit jeter la balle à la figure de ceux qui veulent la disparition des abus partout où il y en a, et, s'il s'agit de payer de leur personne, pour défendre leur religion, ils seraient les premiers à ramper ou à se sauver.



Le beau Narcisse et son concurrent Ulric après avoir, l'un après l'autre rempli les mêmes charges, arrivent ensemble à la porte

du ministère. Tous deux aspirent au chevron à trois cornes. Comme Narcisse outre le premier la marche, on pense qu'il se confiera avant Ulric.



Joseph Paturot ne pouvant former partie du ministère Brown-Dorion, ni du ministère St-Hilaire, se met de nouveau à la recherche d'une position ministérielle et parvient à rencontrer George Etienne Cartier qui, assis sur un volume de la loi de judicature fait la

sieste en attendant l'ouverture de la séance. A sa vue Joseph Paturot se prosterne comme les Chinois devant leurs mandarins et sollicite une place de ministre. Le mandarin du Canada jure sur sa toque bleue de prendre sa demande en sa plus sérieuse considération.